et de saints personnages révérés par leurs vertus et leurs bienfaits; de nouvelles divisions du temps, de nouvelles dénominations des jours sont introduites, et au lieu du patron qu'ont invoqué ses pères, et dont il a déjà vu briser l'image, le villageois ne trouve plus qu'une fleur de sa prairie, ou une plante qui croît dans la forêt.

Cependant les réformateurs sentent le besoin de remplacer les fêtes du christianisme pour le peuple qui les regrette, et ils leur substituent je ne sais quelles fêtes nationales, à la tête desquelles ils mettent celle de l'Etre suprême. Mais c'est bien ici que se montre le vide de leur fausse sagesse; ces hommes si puissants pour détruire sont nuls pour édifier. Leurs fêtes ont je ne sais quoi de triste et de fatigant; la force et la crainte peuvent bien leur faire quelques sectateurs, mais en général le peuple repousse avec dégoût les apôtres du nouveau culte. Ils s'étonnent de la durée des fêtes chrétiennes depuis tant de siècles; et ils se demandent à eux-mêmes comment des hommes qui ont pu renverser le trône et vaincre l'Europe, ne réussiraient pas à conserver, par des solennités nationales, le souvenir des grands événements qui devaient immortaliser la révolution. Aveugles, qui ne voyaient pas qu'ils étaient sans mission et sans autorité pour établir un culte, et que par là même qu'ils ne le présentaient pas comme l'ouvrage de Dieu, ils le frappaient eux-mêmes de nullité! Rien n'est que par celui qui est. Dieu seul possède l'être, la vie et la fécondité, et c'est dans lui qu'il faut puiser le principe et la durée de toute institution. L'homme le plus faible fait, par ce secours divin, des choses prodigieuses; il établira une fête qui durera dix siècles, et les puissances de la terre auront beau prodiguer l'or et le secours des arts, s'ils se séparent de Dieu, ils ne produiront rien de semblable. Voyez toutes les législations de l'univers; en est-il une seule qui ne repose sur une base religieuse? L'homme

n'a en partage que le néant, et quand il agit seul, il en imprime le cachet à ses ouvrages. Que sont devenues ces fêtes décadaires, ce culte patriotique, ces hymnes de la théophilantropie, toujours insipides et bientôt un objet de risée? Le ridicule acheva ce que l'ennui avait commencé, et tout cela est tombé dans un éternel oubli.

Mais il restait à porter à la religion un coup plus sensible et plus redoutable; il s'agissait de l'attaquer dans son chef, et de dépouiller le souverain Pontife de sa double puissance. Ce projet conçu par les philosophes du dernier siècle va donc s'exécuter. Un auguste vieillard était alors assis sur la chaire de saint Pierre, vénérable non-seulement par ses cheveux blancs et par la majesté répandue sur toute sa personne, mais par les lumières de son esprit, la sagesse de son gouvernement, et la pureté de ses vertus. La victoire conduit les armées françaises dans la capitale du monde chrétien, la république romaine est proclamée, et l'on annonce au Pontife qu'il a cessé de régner.

A la nouvelle de la chute du trône pontifical, quelle joie, il nous en souvient encore, parmi les ennemis de la religion! que de violentes déclamations contre le Saint-Siége et ceux qui l'avaient occupé! Comme l'on se réjouissait hautement de ce que le sceptre de la superstition, disait-on, était enfin brisé pour toujours; et comme les hommes alors puissants, prenant leur impiété pour de la philosophie, félicitèrent pompeusement le genre humain d'être enfin délivré du despotisme sacerdotal!

La fausse philosophie aurait cru qu'il manquait quelque chose à son triomphe, si elle n'avait pas traîné un pape à son char. C'est en France qu'elle fait conduire son auguste captif. Bientôt le Pontife rassasié de jours, comme parlent les livres saints, accablé de fatigues comme d'infirmités, arrive à son heure dernière. Je crois

est brisé. On pouvait penser que les richesses lui donnaient ce crédit, cette considération qu'elles donnent toujours aux yeux du vulgaire et aux yeux des sages; hé bien, le sanctuaire est entièrement dépouillé, et ses ministres n'ont en partage que la plus complète indigence. On pouvait dire que ces dehors pompeux qui entouraient le culte, ce respect extérieur qu'on portait au sacerdoce, lui donnaient beaucoup d'empire sur l'esprit des peuples; hé bien, tout cela n'est plus, toute puissance d'opinion est détruite; les prêtres sont incarcérés, massacrés, avilis, traînés dans la boue; les autels sont renversés, les temples ne s'ouvrent qu'aux délibérations bruyantes, et qu'aux dissolutions d'un peuple effréné. Des animaux immondes, sous les vêtements des Pontifes, sont promenés sur les places publiques; les coupes sacrées servent à de profanes usages; et sur ces autels que la foi environne de chérubins éblouis, on fait monter de viles prostituées. Le philosophisme n'a plus de plaintes à faire, toutes les forces du pouvoir, tous les moyens de triomphe sont en sa faveur; s'il est vainqueur, ce ne sera pas sans avoir essuyé de longs et pénibles combats; il ne pourra pas dire : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu; mais enfin il aura vaincu! il pourra s'applaudir, chanter son triomphe, et s'asseoir fièrement sur la croix renversée. Mais, si le christianisme sort victorieux de cette lutte terrible, Chrétiens, réjouissons-nous de professer une religion si merveilleuse; et vous qui auriez le malheur de ne pas y croire, examinez du moins d'où vient à la religion cette force secrète qui la rend supérieure à tout depuis dix-huit siècles, à la paix comme à la guerre, aux échafauds comme aux triomphes, à l'orgueil comme aux humiliations, à la pauvreté comme à l'opulence, à la nuit du moyen-âge comme au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV, au raffinement et aux sophismes du dix-huitième siècle comme aux attaques sanglantes de la révolution (1). Alors peut-être vous confesserez avec nous sa céleste origine, vous ferez dériver sa force d'en haut; et, comme nous, vous rendrez gloire à son auteur qui, suivant l'expression d'un écrivain sacré, était hier, est aujourd'hui, et sera dans les siècles des siècles (2).

(1) M. de Maistre. *Consid.* ch. v.
(2) Hebr, XIII. 8.

---

voir en lui une victime qui s'immole pour le salut de tous ; je me le représente sur son lit de mort, levant vers les cieux ses mains défaillantes, et les laissant tomber ensuite sur la France pour bénir le pays même qui le persécute. Il expire, et sa mort semble être le dernier acte expiatoire qu'attendait la justice divine pour se laisser fléchir, et pour faire lever sur la France des jours moins orageux.

Mais comment sera rétabli le Saint-Siége ? tant que les Français seront les maîtres de l'Italie, que d'obstacles pour l'élection du successeur de Pie VI ! Messieurs, la Providence a des secrets cachés aux hommes, de ces coups imprévus par lesquels elle se manifeste subitement, et déconcerte toutes les pensées humaines. Ici qu'arrive-t-il ? Un jeune capitaine s'était illustré aux yeux de l'Europe entière par la conquête de l'Italie ; ce qu'il avait su conquérir, il aurait bien pu savoir le conserver : et voilà qu'il conçoit, qu'il exécute le projet d'aller porter en Orient la gloire du nom français. Mais en même temps voilà que le ciel appelle du fond du Nord un guerrier indomptable, qui va sans le savoir être l'instrument des desseins du Très-Haut. Il aborde en Italie, il marche de victoire en victoire. Tout cède aux efforts de son bras, l'Italie est délivrée, et le sacré collége, au milieu du calme le plus profond, porte sur la chaire de saint Pierre le saint Pontife qui l'occupe encore ; et c'est ainsi que l'Eglise romaine triomphe par les mains mêmes des peuples qui ne sont pas ses enfants, et qui, après avoir rempli cette mission divine, disparaissent sans laisser de traces de leur passage.

Autrefois, Messieurs, au temps des Césars persécuteurs, le ciel accordait de temps en temps à l'Eglise chrétienne quelques intervalles de paix ; c'était comme des trêves durant lesquelles elle reposait de ses longs combats, et semblait réparer ses forces épuisées. Il en fut de

même pour la France et pour le Saint-Siége à l'époque que je rappelle ici ; le ciel a résolu d'apaiser pour quelque temps les fureurs de la persécution. A la fin du dix-huitième siècle, la révolution perd son caractère de démocratie turbulente et cruelle ; nous touchons à l'époque du consulat ; et avec le consulat commence un nouvel ordre de choses qui fera la matière d'un autre discours.

Maintenant, Messieurs, revenons pendant quelques moments sur ces dix années de révolution dont je viens de vous rappeler le souvenir.

Depuis un demi-siècle surtout, l'incrédulité, sous le nom de philosophie, était aux prises avec la religion chrétienne. Le ciel permit que ce qu'il y avait de plus distingué par le talent se déclarât contre la religion. Celle-ci eut bien, sans doute, de savants et solides défenseurs ; mais leurs écrits n'étaient pas lus de ceux qui auraient dû les lire. Pascal, Bossuet et Fénelon n'étaient plus, et n'avaient pas laissé d'héritiers de leur génie. Ce combat qui s'était soutenu pendant cinquante ans par la plume des écrivains, la révolution vient lui donner un caractère terrible. Ici c'est l'impiété armée contre le christianisme sans défense ; l'irréligion a tout pour elle, le christianisme a tout contre lui. L'univers est attentif pour savoir de quel côté restera la victoire. Les choses envisagées humainement à l'époque dont nous parlons, rien n'est faible comme le christianisme, rien n'est fort comme sa rivale et son ennemie. Si la fausse philosophie triomphe, je ne verrai là rien de très-étonnant ; elle a pour elle la force, la volupté, l'amour de l'indépendance, en un mot tout ce qui flatte le cœur de l'homme. Que si au contraire c'est la religion qui triomphe malgré sa faiblesse, je serai tenté de la croire animée de je ne sais quelle vertu intérieure et toute divine. Tout ce qui la soutenait a disparu ; on pouvait croire que le trône appuyait l'autel ; le trône